

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothee de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1850-1857 : Une nouvelle posture publique établie, académies et salons](#)[Collection](#)[1851 \(1er janvier-10 novembre\) : Guizot observateur des jeux de tensions entre le Président et l'Assemblée](#)[Item](#)[Val-Richer, Jeudi 17 juillet 1851, François Guizot à Dorothee de Lieven](#)

## **Val-Richer, Jeudi 17 juillet 1851, François Guizot à Dorothee de Lieven**

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### **Les folios**

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

2 Fichier(s)

### **Les mots clés**

[Assemblée nationale](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Eloignement](#), [Nature](#), [Politique \(Analyse\)](#), [Politique \(France\)](#), [Portrait](#), [République](#), [Réseau social et politique](#)

### **Relations entre les lettres**

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### **Présentation**

Date1851-07-17

Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

### **Information générales**

LangueFrançais

Cote2940, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 14

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

Val Richer, Jeudi 17 Juillet 1851

6 heures

Le temps est splendide. J'ouvre mes fenêtres sous le plus pur ciel, et le plus brillant soleil que j'aie jamais vus en Normandie. N'étaient les vapeurs qui roulent en fuyant à l'horizon, je croirais un col et un soleil du midi. Mais je n'y crois pas. L'impression chaude et transparente de l'air du midi est restée trop vive dans ma mémoire. Je viens d'allumer mon feu.

Après la nature, l'histoire. Celle-ci est bien ancienne. Pourquoi êtes-vous si loin ? Le discours de M. de Falloux est excellent, spirituel, sensé, honnête, élevé, élégant. Je comprends que l'assemblée soit restée froide. Ni l'éloquence n'est puissante, ni la politique pratique. Rien qui satisfasse les intérêts, ni qui remue les armes. C'est, pour moitié, la faute de la situation quand il n'y a rien à faire, il n'y a rien à dire. Pourtant on pouvait certainement exciter plus fortement l'inquiétude et faire entrevoir plus distinctement l'avenir. Le Général Cavaignac m'a intéressé et ennuyé. Tout ce qu'il dit est nouveau pour lui et vieux pour moi. Il découvre des théories usées. Mais on sent un homme sous les guenilles un homme fortement convaincu et qui se battra pour la République. Plus l'avenir s'éloigne, plus il m'inquiète. La République ne peut pas vivre, et ne se laissera pas mourir. Je suis dans un état d'esprit très désagréable. Je crois fermement à un certain avenir et je ne vois pas du tout comment il sortira du présent. Comme un homme sûr d'arriver, mais qui marcherait à travers des précipices sans voir du tout son chemin. C'est la foi absolument dénuée de science. M. de Maistre serait content de celle-là.

Je n'ai point oublié les Delmas. Je suis allé chez eux et, ne les trouvant pas j'ai laissé deux cartes p.p.c., pour qu'ils sussent bien que, s'ils ne me croyaient pas, c'est que je n'étais plus à Paris. Quand j'aurais un mauvais procédé, pour vous, vous ou moi, nous irons le dire à Rome. Je vous laisserai le choix. Je n'ai pas dîné le Jeudi 10, chez les Hatzfeldt parce que j'avais un engagement antérieur chez Mad. Lenormant, engagement auquel j'ai manqué parce que j'étais encore souffrant. J'ai passé moi-même et mis des cartes, la veille de mon départ, chez Hatzfeldt, Hübner, Kisseleff et Antonini. On m'a dit que ce dernier était malade.

10 heures

Voilà des visites qui m'arrivent avec la poste. Je n'ai que le temps de fermer mes lettres. Mon bulletin de l'assemblée porte : " Berryer est depuis quelques minutes à la tribune. Il signale le double danger de l'anarchie, et du Bonapartisme. Il devient magnifique, admirable. Il n'a jamais été plus beau, aussi beau. Mais il faut que je ferme ma lettre. La nomination du Général Magnan est très mal accueillie." Adieu, Adieu. G.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), Val-Richer, Jeudi 17 juillet 1851, François Guizot à Dorothee de Lieven, 1851-07-17

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 10/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/3945>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Jeudi 17 juillet 1851

Heure 6 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothee de (1785?-1857)

Lieu de destination Ems

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 12/04/2022 Dernière modification le 18/01/2024

---

Melricher Jeudi 17 Juillet 1851 <sup>29/0</sup>  
6 heures.

Le temps est splendide. J'ouvre  
mes fenêtres sous le plus pur ciel et le plus  
brilliant soleil que j'aie jamais vu en  
Normandie. N'étoient les vapeurs qui roulent  
en fuyant à l'horizon, je croirois un ciel et  
un soleil du midi. Mais je n'y crois pas.  
L'impression chaude et transparente de l'air  
du midi est restée trop vive dans ma mémoire.  
Je vicie d'allumer mon feu.

Après la nature l'histoire. Celle-ci est bien  
ancienne. Pourquoi êtes-vous si loin? Le  
discours de M. de Falloux est excellent, spirituel  
sensible, honnête, élevé, élégant. Je comprends  
que l'Assemblée soit restée froide. Ni l'élo-  
-quence n'est puissante, ni la politique  
pratique. Rien qui satisfasse les intérêts,  
ni qui remue les âmes. C'est pour moitié  
la faute de la situation. Quand il n'y a rien  
à faire, il n'y a rien à dire. Pourtant on  
pouvait certainement espérer plus fortement  
l'inquiétude et faire entrevoir plus distinc-  
-tement l'avenir. Le général Cavaignac ma

intéresse! et amuse! Tout ce qu'il dit est nouveau pour lui et vieux pour moi. Il débourse de théories usées. Mais on sent un homme sous ces querelles, un homme fortement convaincu et qui se battra pour la République.

Plus l'avenir s'éloigne, plus il s'inquiète. La République ne peut pas vivre et ne le laissera pas mourir. Je lui dans un état d'esprit très désagréable. Je crois fermement à un certain avenir et je ne suis pas du tout certain de ce qui sortira du présent. Comme un homme sûr d'arriver, mais qui marcherait à travers des précipices sans voir du tout son chemin. C'est la foi absolue de l'unité de science. M. de Maistre devrait contempler celle-là.

Je n'ai point oublié chez les Delmas. Je suis allé chez eux et, ne les trouvant pas, j'ai laissé deux cartes p.p.c., pour qu'ils sussent bien que, s'ils ne me voyaient parait que je n'étais plus à Paris. Quand j'aurai un mauvais procédé pour vous, vous ou moi, nous issuer le dire à Rome. De vous, laisserai le choix.

Je n'ai pas dit le Jeudi 10 chez les Katzfeldt parce que j'avais un engagement antérieur chez M<sup>lle</sup>. Le Normant, engagement auquel j'ai manqué parce que j'étais encore souffrant. J'ai passé moi-même et mis des cartes, la veille de mon départ, chez Katzfeldt, hibernes Kesseleff et Antonini. On m'a dit que ce dernier était malade.

10 heures.

Voilà des visites qui m'arrivent avec la poste. Je n'ai que le temps de fermer mes lettres. Mon bulletin de l'Assemblée porte:

« Berryer est depuis quelques minutes à la tribune. Il signale le double danger de l'anarchie et du Bonapartisme. Il devient magnifique, admirable. Il n'a jamais été plus beau, mais beau. Mais il faut que je ferme ma lettre. La nomination du général Magnan est très mal accueillie »

Adieu, adieu.

